Coq'Vélo

Quand le Ventoux a le bonnet

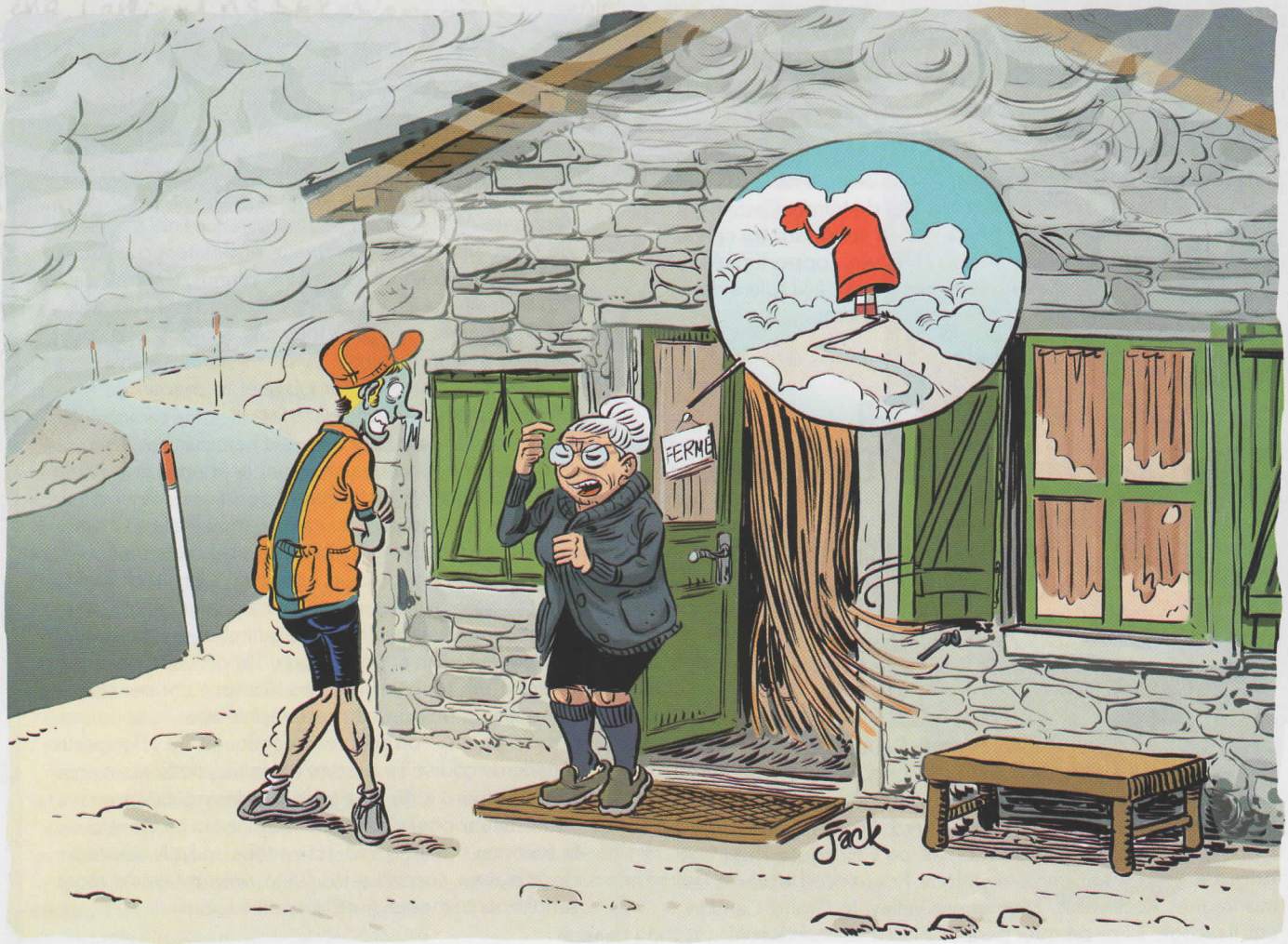
> Par Francis Richard

Le Francis est devenu un inconditionnel du mont Ventoux depuis qu'en 1977 il a cru y laisser sa peau.

Ce jour-là, en bas, du côté de Rasteau, célèbre par son vignoble, l'été suit son cours paisiblement avec soleil et chaleur. Le Géant de Provence, quant à lui, a « mis son bonnet ». Pour quelqu'un s'aventurant pour la première fois à l'assaut de cette bosse qu'il ne connaît qu'à travers les arrivées du Tour de France, cette expression lui est toute étrangère. C'est donc en toute inconscience que Le Francis s'aventure cet après-midi du mois d'août vers la source du Groseau à la sortie de Malaucène au pied de celui qu'il va appeler plus tard « le monstre ». De surcroît, cet habitué du vélo qui a pourtant pris sa première licence FFCT en 1969, est parti sans autre vêtement qu'un petit maillot à manches courtes, sans ravitaillement, sans montre.

Les compteurs sont rares à l'époque, il n'en a pas encore.

Au bout de quelques kilomètres, l'ascension devient apocalyptique. Il se retrouve complètement seul dans l'immensité, sans aucun repère – puisqu'il n'est jamais venu sur ces pentes – sans aucune visibilité dans la tempête et le froid. Le vent violent couche le vélo à l'horizontale, l'obligeant à en descendre et à le pousser en s'accrochant à n'importe



quoi sur le bord du talus. Et pas une âme qui vive, pas une bagnole...

Mais il est où le sommet ? C'est encore loin ? On n'y voit rien, ça commence à cailler fort, y va crever Le Francis ! Serait-ce ça l'enfer ?

Enfin, beaucoup plus tard, un mur, celui d'une grosse bâtisse grise, lugubre, austère dans le brouillard se profile.

C'est quoi ce truc, sans porte, sans fenêtre, sans personne ? Mais où suis-je ? J'ai fait combien de kilomètres contre ce vent d'enfer, ce boucan dans mes oreilles gelées ?

Et c'est en tentant de s'abriter pour ne pas tomber, en tâtonnant de ses doigts de verre ce qu'il trouve comme mur, murette, piquet, autre point d'arrimage, qu'il poursuit son ascension... du moins le pense-t-il, car il ne s'aperçoit même pas qu'il est en train de redescendre la pente !

Puis soudain le brouillard se dissipe légèrement et lui permet d'entrevoir sur le côté ce qui ressemble à des tables, des chaises, le tout arrimé avec une grosse chaîne à un anneau scellé au sol dans du béton, et... Oh ! Miracle ou mirage ! Une porte. Oui une porte, en bois avec une petite vitre,

Serais-je arrivé ? Suis-je au sommet ? Et je fais quoi maintenant, frigorifié, tout tremblant ? Quelle heure peut-il être ? Il fait presque nuit, j'ai froid aux pieds, aux doigts, je peux à peine tenir mon vélo, j'ai envie de l'abandonner là dans la tempête, peut-être que le vent va le redescendre en bas..., je n'ai plus toute ma tête ! Francis t'es foutu !

Dans cette situation, il panique, pense à sa famille, sa femme, qui attend son premier bébé, restée en bas sur la terrasse de la maison qu'ils ont louée pour les vacances, au soleil, au chaud, dans les fleurs et les parfums de Provence.

Comment est-ce possible de passer en quelques kilomètres de l'été chaud et calme à l'hiver glacial et tonitruant ? se dit-il.

Il se décide et frappe fort à la porte vitrée, avec les pieds, les poings, pour espérer se faire entendre dans le vacarme de la tempête. Quelqu'un percevra-t-il sa présence ?

Et soudain, une lumière apparaît, une frêle silhouette à l'intérieur se dirige précipitamment vers la porte, la clé tourne rapidement dans le barillet, la clenche s'abaisse et une petite dame d'un certain âge surgit du chambranle, affolée :

– *C'est incroyable, que faites-vous là Monsieur par ce temps-là,* demande-t-elle en colère au grand glaçon figé devant elle. *Vous n'avez pas vu qu'il avait mis son bonnet ? Personne ne vous a arrêté en bas ? Personne ne vous a dit qu'il ne fallait pas monter aujourd'hui ?*

– *Non Madame, depuis le bas je n'ai rencontré personne,* balbutie l'inconscient de ses lèvres figées.

– *Alors entrez vite il fait froid vous allez attraper la mort et moi aussi par-dessus le marché !*

Et c'est dans une petite salle de café chauffée que le congelé retrouve peu à peu une température humaine, autour d'un grand viandox avec du vin blanc confectionné généreusement par cette miraculeuse « Jeanne de Brassens ». Combien de temps reste-t-il là sur sa chaise, trempé mais réchauffé, à écouter d'abord les reproches de la gentille grand-mère, puis ses paroles réconfortantes ? Il ne s'en souvient plus exactement. Toujours est-il, qu'il fait encore jour lorsqu'un coin de ciel bleu apparaît et que le vent se calme un peu. Mais le froid menace toujours. Alors, la dame va à l'arrière du bar et revient avec des journaux. Le gaillard, pas fier mais rassuré, s'emmitoufle avec le quotidien local dans lequel figure en bonne page la météo du jour, comme pour le narguer.

Lorsque la petite dame lui donne le feu vert pour redescendre, il fait déjà plus clair. Il peut donc constater à quel point la chaussée est en pente abrupte et nécessite toujours une attention et une prudence particulière. Mais il fait encore froid, il faut atteindre les derniers lacets, sous le bonnet, pour retrouver le ciel entièrement bleu, la chaleur de l'été et la fin des tremblements de son corps.

– *Alors chéri, ce Ventoux, les doigts dans le nez ?* lui demande d'un ton provocateur sa femme toujours allongée au soleil sur la terrasse.

Avec le sourire retrouvé, il lui raconte sa mésaventure et lui jure que cette motte de terre de près de 2 000 m d'altitude plantée au milieu de la Provence, qui l'a tant fait souffrir cet après-midi, ne l'y reprendra jamais plus.

Et depuis, il grimpe le Ventoux au moins une fois par an, souvent deux à trois fois, voire trois fois le même jour, un Cinglé du Ventoux. Il le connaît par cœur au centimètre près, y compris la quatrième ascension quasi impraticable aujourd'hui à vélo de route qui démarre côté Bédoin pour rejoindre le côté Malaucène à la barrière au-dessus du mont Serein. Il n'a jamais compté ses ascensions de tous les côtés, mais depuis 1977, année où « le monstre » a eu raison de lui, il n'est pas loin de la centaine.

Depuis, à chaque grimpée, il boit une bonne bière au bistrot du sommet, en ayant toujours une pensée pleine de gratitude pour Suzanne, la dame qui l'a recueilli dans la tempête il y a quarante ans. ■

LES RUSTINES | *de Salorin*

La galette, la galette !

Moi président, j'aurai le quorum à l'assemblée générale.

Moi président, les assemblées générales seront conviviales et joyeuses.

Moi président, les traditions seront mises cul par-dessus tête.

Moi président, on va voir ce qu'on va voir.

Moi président, j'ai dit tout ça à la dernière AG ? Me souviens plus. J'aurais peut-être pas dû.

C'est vrai qu'on a eu largement le quorum à l'AG de cette année. Mais moi président j'ai vu que le quorum ne fait pas tout dans une AG. Révolutionnaire dans l'âme et dans les faits, j'ai mis les traditions cul par-dessus tête, et l'AG aussi. Mon prédécesseur plan plan nous endormait sous les piles de rapports de commissions avant de faire un tout petit verre de l'amitié, à une heure où tout le monde avait envie d'aller faire dodo ? Moi j'ai commencé l'AG par un grand verre de l'amitié, et même le tirage des rois. J'ai fait signer l'émargement avant l'arrivée de la galette, et j'étais pas peu fier du monde qu'il y avait, de l'ambiance que j'avais su donner à cette AG. Mais quand j'ai voulu faire mon rapport moral, j'ai aussi compris que mes ouailles espéraient un autre verre et une autre part de frangipane. Les polis braillaient, les pas polis marmonnaient la bouche pleine. Les verres tintaient, pas longtemps vides... C'était le foutoir, et comme il y avait le quorum, trop de monde pouvait la ramener et contester ma présidence.

J'ai pas aimé.

L'an prochain, il n'y aura de galette que pour ceux qui seront restés sages et qui auront voté comme j'ai dit.